

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'*Omnibus* paraît tous les Mercredi et Samedi de chaque semaine et est vendu dans les rues pour trois sous; on reçoit aussi des souscriptions au prix de une piastre et demie par année, les six premiers mois gratuits d'avance.

On ne recevra pas d'abonnement pour moins de six mois.

On reçoit aussi des annonces

L'OMNIBUS

JOURNAL POUR TOUS.

Bureaux et administration, 25 rue Saint-Vincent.

Toutes lettres non affranchies seront rigoureusement refusées.

Toutes lettres, correspondances ou communications quelconques devront être adressées à M. DECAR, 27, PRINCE, imprimeurs-éditeurs.

L'*Omnibus* est en vente chez les principaux libraires de cette ville.

Montréal, Mercredi, 22 Aout 1860.

O GUEPE, QUE TU MENS!

La *Guêpe* met tant de perfidie et de mauvaise foi dans la discussion que nous avons engagée avec elle, que nous avions presque envie de l'interrompre. Confondue et poursuivie jusque dans ses derniers retranchements, à bout de preuves et de répliques, elle appelle à son secours l'hypocrisie, mais personne ne s'y trompe; toujours par quelque coin, fourbe se laisse prendre et un ennemi qui a recours à l'arme du mensonge, avoue par là-même sa faiblesse et son épuiement.

Quoiqu'il en soit, nous voulons bien continuer encore la lutte commencée, mais en suivant une autre route. Fidèle à notre prospectus et au devoir du véritable journaliste, nous combattons franchement et à visage découvert, et à l'effronterie de notre déloyal adversaire, nous répondrons toujours par les réfutations les plus sincères et la plus complète vérité.

Le bon droit n'a pas besoin de masque.

Quoique persuadée du contraire, la *Guêpe* persiste à soutenir ce que nous avons tourné en ridicule l'orateur envoyé par elle, il y a quinze jours, devant l'église St.-Pierre, pour plaider sa cause et obtenir des subsides. Encore une fois, nous protestons contre ce reproche aussi injuste que perfide. Il ne suffit pas d'accuser, il faut des témoignages et des preuves... des preuves! vous n'en donnez pas, monsieur le rédacteur, à moins que vous n'en inventiez; pas un mot dans l'article imprimé, qui ait tourné en dérision les fautes de style et de grammaire de votre orateur; nous avons simplement combattu les idées fausses et ruineuses qu'il doit à votre inspiration; quant à ses paroles, nous les avons reproduites fidèlement et sans altération ni commentaires. Nous n'accordons, prétendez-vous, le privilège de parler en public qu'à ceux qui peuvent le faire dans le français le plus pur. Cette sottise idée n'a jamais pris racine que dans votre cerveau.—Si nous avons reproché à quelques compatriotes des erreurs d'orthographe et de langage, ce n'a jamais été qu'à des hommes qui se prétendent écrivains ou à des journalistes; sous ce rapport, nous serons sans pitié, car un homme qui fait profession d'écrire, doit respecter sa langue et savoir sa syntaxe.

"N'est-il pas insultant pour l'orateur populaire, nous dites-vous encore, d'être traité par vous comme un docile instrument entre nos mains, comme un homme qui ne prend pas à la vie publique qu'à notre investigation... Il est vraiment pénible, messieurs de l'*Omnibus*, de vous voir nier ainsi les vertus civiques de nos artisans."

plaire d'être traité par nous comme votre émissaire? ... Nous aimons trop la vérité pour vous contredire, et nous ne voyons pas sans un certain plaisir qu'au moins ici, vous vous rendez justice.—Seulement, vous n'en êtes que plus coupable:—vous tombez gauchement dans vos propres filets... quoi! vous avouez vous-même qu'il est honteux pour ce brave homme de passer pour votre messenger, et malgré cela, vous l'avez envoyé!... monsieur, vous aurez beau dire, vous n'aimez pas le peuple... charger un fier de votre cause, parce que vous la saviez trop mauvaise pour la plaider vous-même avec succès; attirer ainsi sur un citoyen honnête mais trop complaisant les attaques de la censure publique que vous n'avez pas eu le courage d'affronter, c'est bien peu loyal et bien peu délicat. Non, vous n'aimez pas le peuple, et en réfutant le discours que vous avez inspiré, c'est vous tout seul que nous prétendons combattre, car vous n'êtes, ni le peuple, ni l'organe du peuple... Le peuple a trop d'esprit et de bon sens pour penser comme vous. Vous soutenez effrontément que vous n'avez jamais demandé au monsieur qui a élevé la voix en votre faveur devant l'église St.-Pierre, de faire des discours publics pour obtenir les secours pécuniaires que réclame votre feuille! que signifiaient alors ces listes de souscriptions qu'il tenait entre les mains, et que tout le monde a remarquées? où les avait-il prises?... Allons, allons, monsieur le rédacteur, de ce côté la brèche est ouverte, inutile de contester davantage; pointez vos batteries sur un lieu plus propice, car personne n'est dupe de vos fausses allégations.

Non content de tromper les faubourgs sur les sentiments d'intérêt personnel qui vous animent, vous essayez lâchement de le tromper sur notre compte, en insinuant que nous nions les vertus civiques de nos ouvriers. Ce reproche de votre part est aussi absurde que menteur. Prétendre que nous contestons l'intelligence et la capacité d'une estimable classe, parce que nous blâmons les erreurs d'un individu qui n'en était pas l'organe et ne parlait qu'en votre nom, c'est non seulement une grossière fausseté, mais encore une risible platitude... Non, nous ne nions pas, nous ne nierons jamais le patriotisme et les ressources intellectuelles de nos artisans, ils nous en donnent chaque jour des preuves, et c'est dans toute la sincérité de notre cœur que nous battons des mains à l'activité d'un peuple qui a vaincu tant d'obstacles et ne doit qu'à lui seul sa force, sa gloire et sa prospérité. Nous n'avons pas dit qu'il n'avait pas assez d'esprit d'initiative pour agir d'après ses propres impulsions; nous n'avons pas dit qu'il se laissait conduire par vos grossiers appâts; ce que nous avons dit et que nous disons encore, c'est que vous le flattez honteusement, pour conquérir ses bonnes

grâces, c'est qu'au lieu de vous atteler au char de son bonheur et de lui montrer la bonne route, comme doit le faire tout homme qui l'estime, vous l'égarez dans des sentiers perdus et parsemés d'abîmes; vous vous accusez de nier son intelligence, mais c'est plutôt à vous que doit s'adresser cet injuste reproche, car pour supposer qu'il se laissera prendre à vos refrains de faux patriotisme, à vos serviles adulations, à vos idées sanguines et à vos mensonges, il faut, monsieur, que vous ayez une bien triste opinion de son bon sens; mais vous perdez votre cloquence et votre temps. Le peuple est plus fin que vous ne semblez le croire, et vous ne lui en imposerez pas.

"Vous recevez, dites-vous plus loin, des membres du clergé et d'autres, des félicitations, au sujet de la manière impartiale et de toute nationale dont vous rédigez notre feuille."

Monsieur le rédacteur, ceci n'est plus seulement du ridicule, c'est une outrageante inconvenance, j'allais presque dire de l'impudé. Vous ne nous ferez jamais croire que le clergé se soit occupé de votre feuille et qu'il ait applaudi à vos doctrines incendiaires et absurdes. Si le devoir l'oblige un jour à s'en mêler, ce ne sera que pour signaler au peuple l'esprit faux et malsain qui la dirige et en interdire la lecture.—Mentez, trompez, flattez, escroquez au peuple ses suffrages, puisque tel est votre but, mais respectez nos prêtres, et n'abritez pas vos coupables manœuvres derrière le bouclier sacré de la religion. *Le rouge de la honte a dû vous monter au front, lorsque votre main a tracé ce témoignage que vous inventez.*

"Oui, ajoutez-vous encore, vous, messieurs de l'*Omnibus*, qui vous moquez de la classe ouvrière, soit par goût personnel, soit pour plaire à vos patrons, les gros messieurs de la cité, vous êtes des aristocrates; oui, vous, messieurs, qui prenez le parti de la classe riche à l'exclusion des autres classes, vous êtes des aristocrates; vous, messieurs, qui n'avez de sympathie que pour ceux qui sont vêtus de drap fin et qui ont les mains blanches, vous êtes des aristocrates."

Ouf! quels sorpifères bourdonnements! heureusement pour nous, les grelots de nos coursiers nous ont empêché de nous endormir. La *Guêpe* a décidément une passion pour les aristocrates; on lui a prouvé qu'il n'en existe pas autour de nous, mais elle veut à tout prix qu'il en existe, bien plus, elle nous fait l'honneur de nous mettre du nombre;—nous vous remercions, madame, de cette marque flatteuse de considération, mais nous n'y tenons guère; à propos de quoi nous accusez-vous d'aristocratie? cette idée est trop plate pour mériter une réfutation, son absurdité la condamne toute seule; mais ce que nous n'écouterons pas sans relever le gant, c'est que vous

nous traitez d'ennemis de la classe ouvrière. Sachez que nous ne sommes l'ennemi d'aucune classe, et surtout de la classe ouvrière. Nous n'avons ni parti, ni patrons—notre parti, c'est la justice, nos patrons, l'amour du bien et la patrie, et nous ne sommes l'organe de personne, si ce n'est de la vérité—sans mentir, vous ne pourriez jamais en dire autant ; car, vous le prouvez tous les jours par vos adulations et vos mensonges, votre parti, c'est le désordre, vos patrons, l'amour sans bornes de votre personnalité, et si vous êtes l'organe de quelque chose, c'est de vos seuls intérêts. Où avez-vous découvert que nous ayons pris le parti de la classe riche à l'exclusion des autres classes ? vous êtes fort prodigue d'accusations, mais très avare de preuves, vous avancez beaucoup, mais vous ne prouvez rien.

Nous avons censuré votre manie de surexciter les passions populaires, et d'amener la classe pauvre contre la classe riche. . . nous avons dit aux gens du peuple : "ouvriers, n'écoutez pas les perfides conseils de ceux qui prétendent que les riches veulent vous abattre et se nourrir de votre sang—n'oubliez pas que c'est avec leurs richesses que vous achetez le pain de vos familles et que sans eux, vous seriez sans travail."—Voilà ce que nous avons dit. . . Est-ce là, se moquer des artisans et leur déclarer la guerre ? —Franchement, pauvre *Cécile*, tu commences à radoter. . . c'est bien triste à ton âge. . . non, encore une fois, l'*Omnibus* ne s'est pas moqué et ne se moquera jamais de la classe indigente et laborieuse ; sans doute, nous ne la flattons pas servilement, mais les flatteurs ne sont que de faux amis, et si nous ne brûlons pas à ses pieds un encens dont elle n'a pas besoin, c'est qu'au lieu de travailler pour nous, comme notre confrère, nous travaillons pour elle, et qu'une seule pensée nous guide, la pensée du devoir et de son bien—vous terminez votre tirade en déclarant que nous limitons nos sympathies aux *maines blanches*. Franchement, monsieur le rédacteur, nous ne saurions dissimuler que nous avons peu de sympathie pour celles qui ne le sont pas, c'est un goût de propriété que nous avons contracté dans nos familles ; que vous ne le partagiez pas, nous n'avons rien à dire, les goûts sont si bizarres ; mais nous le demandons à nos lecteurs, devez-vous nous en vouloir pour ce contraste de sympathie et cette préférence de couleur relative est-elle un crime ?

Vous ajoutez que nous sommes sublimes de bêtise en prétendant que les riches font vivre les ouvriers, et vous trouvez vous, que ce sont les ouvriers qui font vivre les riches. Nous croyons en avoir dit assez à cet égard, et le public décidera quel est celui d'entre nous, dont la bêtise est la plus sublime. "Les riches, dites-vous, paient aux artisans l'ouvrage qu'ils leur donnent, mais c'est avec l'argent qu'ils se sont procuré par l'usure, le gain illicite et le fruit du travail de leurs subordonnés." Nous nous abstenons de commentaires sur cette contestable opinion, il suffit de la citer pour en démontrer la stupide platitude. Nous ferons seulement observer à nos lecteurs le gracieux compliment que vous décochez à vos concitoyens.

Vous prétendez avoir pour vous le témoignage de votre conscience—ça ne fait pas vo-

tre éloge, car il faut pour cela que l'avez passablement large—vous prétendez avoir pour vous l'approbation du maire et du clergé. . . ce n'est rien moins qu'une diffamation—car prétendre avoir reçu les félicitations du maire et du clergé, c'est prétendre indirectement qu'ils ratifient vos appels à la violence et à l'émeute, vos hypocrisies procédés, et vos dangereux mensonges—franchement, monsieur le rédacteur, vous n'êtes pas adroit, vous tombez dans vos propres embûches ; votre but est de nous perdre dans l'esprit du peuple par la calomnie, de vous populariser à nos dépens et aux dépens de vos compatriotes, mais on vous arrachera votre masque, vos fausses manœuvres seront impitoyablement dévoilées dans toute leur hypocrisie, et alors, la vérité triomphera. Le peuple n'est pas si sottement crédule que vous le supposez ; et il saura distinguer, soyez-en sûr, quel est celui d'entre nous qu'il doit écouter, ou celui qui le flatte, ou celui qui le conseille.

ASCANIO.

Philosophie de l'Ereintement.

II.

Soyons sans pitié, sans merci pour les ennuyeux, fustigeons les manouvriers littéraires qui encombrant le marché de leur prose indigeste, démasquons au grand jour ces hypocrites qui parlent chaque jour, autrement qu'ils ne pensent et n'agissent ; éreintons sans relâche, sans craintes puériles ces bourreaux de l'intelligence publique !

Ereintons les fâcheux, éreintons les ennuyeux, éreintons de toutes nos forces ceux qui nous racontent des histoires bêtes à dormir debout. Ereintons-les !

Nous supportons pas plus patiemment les industriels qui gâchent le français comme plâtre et dont la machine à écrire rivalise de vitesse avec la machine à coudre. A bas tous ces tortionnaires de la langue, du goût et du sens commun !

Le journalisme, lecteurs, est un champ de bataille ; l'écrivain est un soldat, il est astreint à toutes les exigences du service. Sentinelle avancée, ce n'est pas pour lui qu'il travaille. Il est semblable au soldat, la patrie est représentée par son drapeau qui en est le symbole. Il doit lui rester fidèle.

Pourquoi donc n'éreinterions-nous pas les déserteurs, les traîtres ? La plume doit toujours être un noble autel, mais jamais une arme misérable ! Une arme misérable l'arme de Corneille, de Racine, de Bossuet, de Montesquieu, de Lamartine, de Chateaubriand, de Victor Hugo ! L'arme qui protège et qui blesse, qui conserve et qui détruit, qui tue et qui venge ! Une arme misérable ! jamais. La flèche du Comanche est moins envaincée, l'épée à deux poignées moins tranchante, le stylet italien moins aigu ; le pistolet tue moins juste, le canon Armstrong porte moins loin ! La plume est l'arme de précision, l'arme fondroyante, la plus précieuse et la plus sûre des armes de combat !

Si quelques étourdis ont fait un mauvais usage de cette plume, est-ce une raison pour que nous ne devions plus nous en servir ? Non, certes. Mais tombons sur Pennetier, frappons et refrappons. Et si cette arme formidable se casse entre nos mains, conservons-en le tronçon et frappons encore avec lui.

En tous cas, n'éreintons qu'avec discernement, avec choix, avec prudence. Mais éreintons toujours vigoureusement. Ne craignons rien. L'opinion publique nous rendra justice.

Que nos coups soient violents, mais qu'ils portent juste et soient mérités. De cette façon tous les spectateurs se rangeront de notre côté.

Quant aux bons écrivains, aux bons littérateurs, à ceux qui possèdent un esprit droit, un jugement sain, encourageons-les de toutes nos forces. Fournissons-leur les moyens, par la publicité la plus étendue, de propager leurs idées, de sortir de l'ornière et de se révéler au grand jour. L'intelligence ne doit pas être comprimée ; comme à l'oiseau, il lui faut le grand air pour qu'elle puisse prendre son essor. A nous donc, jeunes gens Canadiens ! Venez nous prêter le renfort de votre talent. Rangez-vous sous notre drapeau pour abattre ceux qui ont usurpé la place que vous devriez occuper !

Bien certainement, les personnes qui aiment et désirent l'indulgence à tout prix, n'aimeront pas cette apologie de l'ereintement. Eh bien ! qu'on m'éreinte à mon tour ! Vous en avez le droit, je serai même très heureux que vous mettiez en pratique à mon égard les préceptes que je viens de vous donner. Je ne vous en garderai aucune rancune. Tout écrivain doit supporter la critique et en faire son profit. Quant à moi, je n'en resterai pas moins votre ami dévoué et sincère

NEMO.

Lo Prince de Galles à Québec.

(Correspondance particulière de l'Omnibus.)

QUÉBEC, 20 août.

Samedi dernier, à Québec comme à Montréal, la pluie battait depuis le matin. On patageait dans les rues, et cependant on allait, on venait ; jamais les promeneurs n'auraient été plus nombreux dans la vieille ville de Champlain.

Chacun, cependant, avait le visage empreint d'un sentiment d'amère déception. Chacun contemplant avec chagrin les arcs de triomphe élevés en l'honneur du prince de Galles. On se rencontrait, on se serrait la main en silence, puis, avec un énorme soupir on se disait : "Quelle triste journée pour recevoir l'héritier de la couronne d'Angleterre !" Et puis l'on se séparait, on rencontrait un autre ami et on lui disait la même chose.

Les hôtels et les maisons particulières étaient remplis d'étrangers dont l'impatience avait pu à peine se contenir depuis deux ou trois jours, car l'on sait que Québec n'a pas beaucoup de lieux de divertissements où l'on puisse aller se désennuyer.

Bref, tout le monde, dans la matinée était on ne peut plus morne, on ne peut plus triste. . . comme le temps. . . Il faut croire que celui-ci prit en pitié les pauvres Québécois et leur hôtes, car vers midi, la pluie cessa comme par enchantement et un soleil vivifiant vint bientôt sécher de ses rayons ardents le pavé et le macadam des rues. Tout était sauvé !. . . Aussitôt changeant de rue, la gaieté fait place à la tristesse. Chacun se hâte de revêtir ses habits de fêtes, et hommes, femmes, enfants, vieillards, forment un large cordon dans les rues pour se porter vers le quai où l'escadre royale doit jeter l'ancre.

C'était un très beau coup-d'œil que celui qu'offrait alors la ville de Québec. Enfin, vers trois heures, le canon de la citadelle annonça l'arrivée de *Héro*, de *Ariadne* et du *Flying Fish*. On n'entendit plus

alors que la voix sourde et terrible du canon. La ville semblait être ensevelie sous un nuage de fumée.

Toute la milice était sur pied. Chacun était à son poste. Nos ministres et nos conseillers législatifs étaient resplendissants sous leur nouvel uniforme tout galonné d'or, M. Langevin, le maire de Québec, se préparait, en costume officiel, à recevoir le prince.

L'on remarquait aussi les clergés catholique et protestant.

Ce fut à quatre heures que le prince foula le sol de Québec, en face du marché Champ-lain. A ce moment, les canons recommencèrent de tous côtés à se faire entendre pour saluer notre futur Souverain.

Le gouverneur était à la droite du prince de Galles, le comte de St. Germain, le duc de Newcastle, l'amiral Milne et le colonel Bruce, étaient à sa gauche.

M. Langevin prononça alors une allocution en français et en anglais, exprimant le bonheur qu'éprouvaient tous les Canadiens au sujet de la visite du fils de notre reine, etc., etc. Je me dispense de vous donner la substance de cette adresse. Vous savez ce que c'est qu'une adresse officielle. Qui en a entendu une, les a entendues toutes.

J'étais trop loin pour entendre la réponse du prince de Galles. Je pus voir seulement qu'on lui remit un papier et qu'il le lut avec assez de fermeté.

Après cette réponse, Son Altesse Royale monta dans la voiture de sir Edmund Head. Le duc de Newcastle et le colonel Bruce l'accompagnaient.

La foule, jusqu'alors spectatrice, s'ébranla et suivit la voiture royale. Mais c'est avec peine que l'on a remarqué l'absence totale d'hommes de police. On entendait des cris, des gémissements et j'apprends que plusieurs accidents graves sont à regretter.

Le prince se rendit, chez le gouverneur par la place St. Jean.

Le soir, la ville était brillamment illuminée. Rien n'est venu troubler l'allégresse générale.

Je ne puis vous écrire plus longuement aujourd'hui, seulement je vous dirai que je suis enchanté de la réception qu'a offerte Québec au prince de Galles. J'ai remarqué plusieurs arcs de triomphe dont l'effet était vraiment magnifique. Il est probable qu'ils auront été solidifiés, car aucun ne s'est écroulé.

Le prince de Galles est un charmant jeune homme à la figure un peu efféminée, mais excessivement agréable. Sa voix est douce, et il paraît très affable.

Il a fait une excellente impression sur tous les esprits.

Parmi les principaux personnages officiels formant la suite du prince, j'ai remarqué le général Williams et son état-major ainsi que lord Lyons, ambassadeur anglais à Washington.

Dimanche, le prince n'est sorti que pour assister au service divin à l'église anglicane. Toute la journée, les curieux ont dirigé leurs pas du côté de la résidence du gouverneur. L'animation dans les rues était grande.

Vous savez que les Canadiens se proposent de donner, demain, mardi, un grand bal dans la salle Jacques-Cartier. C'est M. Comte qui est chargé de l'entreprise du fes-

tin. Le montant de la souscription est de \$2. Ce bal promet d'être brillant, et l'on s'attend à y voir paraître le prince de Galles.

De leur côté, les Anglais ont organisé un autre bal. Le bruit court que le prince ayant appris que les Anglais et les Canadiens sont en désaccord sur ce sujet, a déclaré qu'il n'assisterait ni à l'un ni à l'autre. Cette résolution est très sage. De cette façon, il n'y aura point de jaloux. Mais aussi que de déceptions! Combien de frais de toilette faits inutilement! Que de dames désappointées!!

Il a plu aujourd'hui toute la journée. Le prince est allé visiter la chûte de la Chaudière. Je vous quitte : à bientôt.

FAITS DIVERS.

Meurtre.—M. W. J. Holmes, ferblantier de la rue St. Paul, a été frappé vendredi soir d'un coup de poignard dans l'abdomen, au moment où il passait près du pont Wellington, en compagnie d'une fille nommée Agnès Ford, sa maîtresse.

M. Holmes est mort samedi des suites de sa blessure, et, dans la déposition qu'il a faite avant de mourir, il a déclaré qu'il ne connaissait pas les individus qui l'avaient assailli.

Deux individus nommés Edward Mynott et Crawford Hughes ont été arrêtés ainsi qu'Agnès Ford. Il paraît que celle-ci se refuse de donner aucun éclaircissement. On suppose que Mynott et Crawford sont aussi ses amants.

L'enquête commencée samedi a été continuée lundi. Jusqu'à présent on n'est arrivé à aucun résultat concernant ce crime mystérieux. Espérons cependant que les vrais coupables ne tarderont pas à être connus.

Vols.—Décidément l'arrivée du Prince de Galles ne nous amène pas que des étrangers. Les pick-pockets américains nous rendent aussi visite. Chacun doit donc se tenir sur ses gardes et bien fermer ses portes le soir, si, le lendemain matin, il ne veut pas se réveiller dévalisé. Nous apprenons que M. Devlin, avocat de cette ville, a été volé samedi soir vers les neuf heures de sa chaîne de montre, pendant qu'il se promenait sur la Grande rue St.-Jacques.

—Dimanche dernier, pendant le service divin à Québec, M. Forenet, de Berthier, a été, d'une manière fort adroite, à ce qu'il paraît, débarrassé de la somme assez rondelette de \$1,700, contenue en billets de banque dans son portefeuille. On voit que le filou n'y allait pas de main-morte. La journée aura été bonne pour lui, et, sans aucun doute, il se sera hâté de quitter le théâtre d'un si bel exploit. Le frère de M. Forenet est également son portefeuille volé. Heureusement, il ne contenait que \$20.

A quelque chose, malheur est bon.

—La chapelle méthodiste de la rue Lagachetière a été pillée dans la nuit de samedi à dimanche. Une boîte contenant de l'argent a été forcée. Puis les voleurs pénétrèrent dans l'école adjacente à la chapelle et en enlevèrent un grand nombre de livres. Ils n'ont pas encore été arrêtés.

—Vendredi soir, plus de 500 personnes prenaient passage à bord du *Napoléon* pour Québec. Les chambres étant remplies, bon nombre de passagers durent coucher sur le pont. Un monsieur nommé Léger s'endormit, laissant \$400 dans la poche de son gilet. Lorsqu'il se réveilla, son premier mouvement fut de tâter ses poches... mais hélas!

les quatre cents dollars avaient disparu. Notre homme est arrivé léger à Québec.

—Les basses-cours des dames de la Providence ont également été le théâtre d'une razzia. Il est probable que les voleurs craignaient de mourir de faim pendant le séjour du prince, car ils ont enlevé ni plus ni moins que deux cents poules! Où donc étaient les coqs en ce moment là?

—Notre ami et collaborateur, Alphonse Lonclas, vient de publier en l'honneur de la visite du Prince de Galles au Canada, une notice historique sur la famille royale d'Angleterre, le Pont Victoria, et le Palais de l'Exposition, qu'il a mise en vente chez tous les principaux libraires de cette ville et chez Sénécal et Frère, rue St. Vincent. Le prix de l'exemplaire n'est que de 8 sous. Ce n'est réellement pas la peine de s'en passer.

—Au moment où tant d'étrangers vont arriver dans notre ville, nous ne saurions trop recommander aux personnes qui désirent être bien et à bon marché, d'aller à l'hôtel du Mont-Royal, tenu par M. Rivet, Place Jacques-Cartier. Ce monsieur qui est fort poli pour ses pratiques, ne manquera certainement pas de river chez lui les voyageurs, par l'excellence de sa table et de tous les objets de consommation qu'il débite. De plus la maison est située tout près du quai où débarquera le prince. Qu'on se le dise!!

Plaisirs et Divertissements.

Théâtre Français.—Nous regrettons beaucoup que l'espace nous manque aujourd'hui pour rendre compte de la représentation de samedi dernier, composée d'*Un Souvenir de l'Empire*, *Un Monsieur et une Dame* et *Edgard et sa Bonne*, trois désopilants vaudevilles qui ont été fort bien interprétés par MM. Tallot, Bertrand, Edgar, Alphonse, Mlles. Paulines, Dupont et Karsh.

Demain, on donnera le *Château des Ambrières*, dont on dit beaucoup de bien. La représentation aura lieu au bénéfice de M. Vilbon. C'est une raison péremptoire pour que la salle soit comble.

ECHOS PARISIENS.

Nous publierons désormais quelques extraits des journaux critiques et satiriques de Paris auxquels nous n'avons pas hésité à nous abonner pour rendre l'*Omnibus* aussi intéressant que possible. Ces extraits seront réunis sous le titre : *d'Echos parisiens*. Nous espérons que nos lecteurs en seront satisfaits.

ECHOS CANADIENS.

— Dites-moi, monsieur le Rédacteur du *Pays*, quels sont vos titres au fauteuil académique?

— Entre tous mes titres, mes plus forts sont les magnifiques mots dont j'enrichis tous les jours le dictionnaire.

- Etroitesse,
- Défensuresse,
- Suissisme,
- Calomniage,
- Audacité,
- Attisonner,
- Poëteux,
- Suisso-catholique,

et une foule d'autres que je ne cite pas et que je me propose de créer.

Qui oserait maintenant me contester mes droits?

LES BAS DE L'IRLANDAIS.

— Pourquoi portes-tu tes bas à l'envers ?
— disait hier un Irlandais à un autre Irlandais.
— Parce qu'il y a des trous de l'autre côté.

LE BONHEUR EST RELATIF.

Compte sur moi, disait il y a quelques jours, un jeune homme de notre connaissance à un de ses amis, si tu te plais dans la misère, je me charge de ton bonheur.

ENIGME.

Mon premier de Cérés compose la parure ;
On connaît mon second dans les calculs not-
[veaux ;
Et mon tout très malin dicté par la censure,
Lance ses traits mordants sur les fats et les
[sots.

L'énigme du précédent numéro est : *Amidon.*



THÉÂTRE FRANÇAIS
DE MONTREAL.
SALLE BONAVENTURE.

Directeur et Locataire -- M. J. VILBON
Bénéfice de l'Administration.

Jeudi, 23 Aout,

Première représentation du Grand Drame popu-
laire en cinq actes et neuf tableaux,

Le Château de Ambrières

Entrées de faveur généralement suspendues
pour cette occasion.

ON COMMENCERA A 8 1/2 HEURES.

ORFÈVRE D'ORCHESTRE..... M. HENRI GAUTHIER.

Premières..... 50 cents.
Secondes..... 37 1/2 "
Galeries latérales... 25 "

Les sièges réservés peuvent être obtenus
chez M. H. Prince, rue Notre-Dame.

FLEURS POUR BALS
A PRIX REDUITS.

Les Soussignés offrent en vente un joli as-
sortiment de FLEURS pour Couronnes et Or-
nements de Bals.

J. B. ROLLAND ET FILS.

22 août.

A VENDRE

Chez les principaux Libraires de la Ville,
EN FRANÇAIS ET EN ANGLAIS,

CANTATE

En l'honneur du

PRINCE DE GALLES.

EN VENTE A CE BUREAU

Et chez tous les Libraires

NOTICE HISTORIQUE

SUR

LA FAMILLE ROYALE

D'ANGLETERRE,

Le Pont Victoria et le Palais de l'Exposition,

PAR ALPHONSE LONCLAS.

A V I S

Aux Maisons de PENSIONS et aux HOTELS

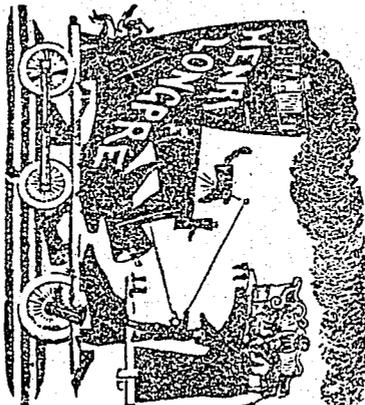
MADAME V. GODARD,
BLANCHISSEUSE,

No. 27, Rue St.-Dominique,

entreprendra toute espèce de Blanchissage à
DES PRIX MODÉRÉS.

GRAND TRONC,
MAGASIN DE CHAUSSURES

No. 305, Rue Notre-Dame, près la Rue
McGill, Montréal.



I. SAMSON

IMPORTATEUR DE

BIJOUTERIE ET D'HORLOGERIE

FRANCAISES

192 RUE NOTRE-DAME

MONTREAL.

Invite le public à visiter son magnifique
assortiment de Bijouteries, d'Horlogeries, de
de Stéréoscopes, Parfumerie et autres articles
de Fantaisie provenant des meilleurs fabri-
ques françaises, allemandes et anglaises qu'il
vend à des prix excessivement réduits.

Un ouvrier est chargé des réparations.

7 Juillet 1860.

1-111

A. VERDON

MARCHAND ET MANUFACTUREUR DE
CHAUSSURES

No. 197 Rue Saint Joseph
MONTREAL.

Tient constamment en mains un assorti-
ment complet de Chaussures et fournitures
pour Cordonniers, ainsi qu'un grand assorti-
ment d'Empeignes.— Prix très réduits.

7 Juillet.

3m

ARRIVÉE DU
PRINCE DE GALLES!!!

A. LAZARE,
CATHEDRAL BLOCK, MONTREAL.

A reçu dernièrement de Paris un magni-
fique assortiment de

Coiffures de Bal,

Robes de Soie,

Mantelets

Dentelles, Etc., Etc.,

Qu'il offre en vente à des prix excessive-
ment réduits.

18 juillet.

3m

J. N. DUHAMEL,
MARCHAND-ÉPICIER

COIN DES RUES

Visitation et Lagauchetière

Faubourg Québec,

MONTREAL.

Tient constamment en mains un assorti-
ment très varié de Groceries, Vins, Liqueurs,
etc., etc., qu'il vend en gros et en détail et à
des prix très réduits.

Montréal, 11 juillet.

LAMONTAGNE & Cie.,
MARCHANDS-ÉPICIERS

En Gros et en Détail,

116 Coin des rues Brock et Ste. Marie,

Maison ci-devant occupée par M. VadeLouenar.

MONTREAL.

Tiennent les premières qualités de Groce-
ries, telles que : Sucres, Sirops, Riz, Café frais
moulu, Raisins, Amandes de toutes sortes,
Épices moulues, Marinades de Croix et
Blackwell, Sardines à l'huile, Huile d'Olive :
aussi : Boissons de premier choix, telles que :
Eau de vie, Gin, Vins, Whiskey en quart et
en bouteille, etc., etc., etc.

Montréal, 4 juillet 1860.



IMPRIMERIE

DE

SENECAL & FRÈRE

No. 25 Rue Saint Vincent,

MONTREAL.

On exécute à cette imprimerie toute espèce
d'ouvrages tels que : Livres, Journaux, Pam-
phlets, Circulaires, Cartes, Blancs de Notaires
et d'Avocats, Blancs de Municipalités, et en
général tout ce qui est du ressort de l'im-
primerie.—Prix, très modérés.

SENECAL & FRÈRE, Imprimeurs-Éditeurs.